

Julie Chaizemartin / Transfuge / Oct. 2022

ART GALERIE

NAZANIN
POUYANDEH,
KALLISTEdu 6 novembre au 6
janvier 2023,
Galerie Sator,
galeriasator.comExposition à voir en
parallèle :NAZANIN
POUYANDEHdu 18 novembre au 7
janvier 2023, Galerie
Municipale Julio
Gonzalez, Arcueil

GRISAILLES

Miquel Barceló, jusqu'au 7 janvier 2022.
Galerie Ropac Paris Pantin, ropac.net

« Pour moi le blanc en peinture équivalait à la pensée ». Au mur de la galerie Ropac, de grandes toiles en grisailles érucitent de visages et de corps fantômes, rehaussés d'un blanc translucide qui s'abandonne dans le flou. Des formes comme sorties d'une profondeur très ancienne, qui ressusciteraient devant nos yeux. Apparitions de poulpes, de taureaux, de crânes, d'ossements, de chevaux, aux contours gestuels mais ancrés dans une matérialité chthonienne, évoquant une paroi de grotte préhistorique. « Des musiques de fêtes lointaines, des banquets d'aujourd'hui et ceux d'il y a longtemps, sur la même très longue table » imagine l'artiste au sujet de cette série, où la couleur sanguine se mêle à une mémoire historique des images, dans la veine des bodegones espagnols. On ne sait si l'on regarde les restes d'un festin des dieux ou les rebuts d'une humanité en déliquescence. Dans ces natures mortes silencieuses, écumeuses, presque monstrueuses pour certaines, la puissance de vie de la peinture de l'artiste, très picassienne, est toujours aussi forte.

JULIE CHAIZEMARTIN



La mort de Cléopâtre, 73cmX92cm,
2022. Copyright Galerie Sator
et Nazanin Pouyandeh.

Les héroïnes de Nazanin Pouyandeh

En entremêlant à la galerie Sator, imageries des mythes et représentations du réel, Nazanin Pouyandeh enchante la liberté des femmes. PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Elle est assise dans un fauteuil rouge carmin, nue sous un voile de soie transparent et rêve de la peinture qui la surplombe. Le sujet, le repos, est inspiré d'une toile d'Ilia Répine. Plus loin, devant des scènes du *Christ au Jardin des Oliviers* de Bellini, Mantegna et Piero della Francesca, une silhouette, de profil, nue, semble entrer en procession, les mains jointes comme en prière.

Comme ses modèles, Nazanin Pouyandeh est en adoration devant l'histoire de la peinture, lui vouant une sorte de culte profane. Souvent, elle met en abîme des images archétypales de l'histoire de l'art qui se mélangent dans un foisonnement jouissif de la couleur et des motifs. Une histoire de la peinture liée aux mythes du passé dont les amies de l'artiste et elle-même, représentées en déesses contemporaines, rejouent les codes. Et c'est sans doute pourquoi, à la faveur d'une résidence en Corse, l'artiste s'est mise à peindre, en arrière-plan de cette série de toiles, la plus belle des terres mythiques pour les Grecs anciens : Kallisté. S'y déroule une nouvelle mythologie, personnelle et imaginaire. Regardons *La Mort de Cléopâtre*, inspirée d'une toile de Guido Cagnacci où quatre de ses amies – peintre, actrice, galeriste et journaliste – composent l'antique mise en scène. Toutefois, sous les traits de Lucrèce ou de Cléopâtre, se dessine le visage d'une jeune femme peintre, très belle, maîtresse de son destin. Et qui se tue. Ne peut-on y voir une forme d'autoportrait légendaire ? Omniprésent, sensuel et guerrier, le corps féminin ainsi

sublimé, dévoilé, dans une maîtrise parfaite du graphisme et de la composition, conte aussi un combat réel, sous-jacent, jamais abandonné.

« Depuis mes études aux Beaux-arts de Paris jusqu'à maintenant, certains n'ont jamais cessé de vouloir réduire mon art à une peinture féminine représentant des femmes nues puisque je venais d'un pays musulman où l'on voile les femmes de force. Mais je n'accepte pas non plus une image clichée, réductrice, facile à comprendre et postcoloniale. Ceci est une autre forme d'oppression. Un raccourci grossier », écrit-elle dans un court texte dont elle nous a lu cet extrait, après nous avoir confié sa grande préoccupation au regard du soulèvement des jeunes femmes en Iran, pays qu'elle a fui, il y a 20 ans, à l'âge de 18 ans, suite à l'assassinat politique de son père, écrivain, traducteur et défenseur des droits de l'homme. « Les premières peintures que je faisais, c'était de grands visages expressionnistes, inconsciemment influencés par les portraits de propagandes vus dans mon enfance. C'est là que j'ai compris la force immense des images » poursuit-elle. « Voyez, cette composition, une jeune femme pointe un couteau sur sa gorge blanche. C'est Lucrèce. J'ai peint cette toile juste avant les événements actuels en Iran. C'est aussi ça la puissance de l'inconscient collectif ». Aujourd'hui, elle peint cette force des images pour exprimer la beauté, et « la liberté absolue » insiste-elle, avec un talent inimitable, le cœur tourné vers les Iraniennes.